

Tourisme et anthropologie, pour des voyages pluriels ?

Franck MICHEL*

1. Anthropologie, tourisimes et sociétés : un bref tour d'horizon historique (INTRO)

L'anthropologue observe, décrit puis écrit, il constate la situation touristique qu'il rencontre sur son chemin... Il est bien un touriste avant d'être un anthropologue, et souvent les relations entre les deux – le touriste et l'anthropologue – ne sont pas simples, voire impossibles et toujours conflictuelles. Pour les populations locales, il est en effet bien difficile de les distinguer : l'anthropologue n'est souvent qu'un touriste qui reste plus longtemps sur place. Ainsi, dans les coins reculés de l'Indonésie, l'anthropologue (mais aussi l'écrivain, le journaliste ou le sociologue) est-il appelé le « touriste des traditions » (*turis adat*), appellation somme toute logique et respectueuse mais qui ne satisfait que rarement le principal intéressé... On ne le sait que trop bien : le touriste, c'est toujours l'autre¹.

Trois perceptions s'affirment sur le plan chronologique: 1) le tourisme est la solution ; 2) il est responsable de l'acculturation ; 3) il agit comme une force perverse du développement (mal-développement). Des positions tranchées qu'il importe néanmoins de dépasser afin de mieux appréhender le processus de touristification des sociétés. Tout comme il s'avère aujourd'hui nécessaire d'ancrer la réflexion des mobilités autour de la mondialisation (et aussi de dépasser le clivage classique entre tradition et modernité), le tourisme ne pouvant plus faire l'économie d'une approche réellement pluri et transdisciplinaire, incluant les notions de voyage et de migration dans leur acception les plus larges. Mais revenons aux trois perceptions qui permettent d'engager le débat.

1. **Depuis les années 1960, avec l'émergence de la société des loisirs dans les pays riches et industrialisés du Nord, le mot d'ordre était au « développement international ».** L'ONU en 1963 : « *Le tourisme peut apporter et apporte effectivement une contribution vitale à la croissance économique des pays en voie de développement* ». Les experts du développement postcolonial et l'Unesco – et dans la foulée l'argent de la Banque Mondiale – estiment que le tourisme est l'une des solutions les plus valables pour les économies faibles ou fragiles pour la plupart dans les pays du Sud... C'est l'époque euphorique, avec l'esprit des Trente Glorieuses, où le développement et la croissance possèdent pense-t-on toutes les vertus ; c'est aussi l'heure du tourisme de masse et de l'avènement des classes moyennes dans les pays du Nord.

2. **On commence alors à analyser le tourisme en focalisant sur les rapports entre émetteurs et récepteurs... L'acculturation survient et on parle de plus en plus d'impacts négatifs...** Les critiques sont sévères à partir des années 1970 devant l'importance des dégradations des identités des sociétés « touchées » par le tourisme... Vue l'époque, ce sont surtout les aspects « impérialistes » et néocoloniaux qui occupent et surtout gênent les analystes, les anthropologues, les sociologues, etc. En 1974, naît la revue américaine *Annals of Tourism Research. A Social Science Journal*, première du genre, et toujours reconnue et essentielle à l'heure actuelle.

¹ Afin de prolonger la réflexion de cette première partie, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2004, ainsi qu'au texte intitulé « Anthropologie, tourisme et sociétés locales au fil des textes », signé de Jean Michaud, in *Anthropologie et Sociétés*, Montréal, 2001.

3. **Les années 1970 et 1980 sont celles des critiques : cette période est résolument celle où le tourisme apparaît comme une forme perverse du développement. Sous un angle critique, des livres paraissent sur les problèmes inhérents au tourisme :** *A new kind of sugar. Tourism in the Pacific* (Finney et Watson, 1975); *The golden hordes. International tourism and the pleasure periphery* (Turner et Ash, 1975); *Tourism, passeport to development?* (De Kadt, 1979) ; *Hosts and Guests* (Smith, ed., 1977 puis 1989), etc. De plus en plus de recherches et d'études de cas portent alors sur ce qu'on appelait le « tiers-monde », selon l'expression d'Alfred Savary dans les années cinquante.

Dans les années 1980, les anthropologues ont souhaité développer les études empiriques, à la fois sur le long terme et pour des monographies entre autres. Le tourisme est aussi perçu de plus en plus comme un facteur essentiel de changement social/culturel et de bouleversement des habitudes locales. Les analyses sur l'impact du tourisme sur les sociétés, surtout celles dites (à tort ou à raison) « traditionnelles », se multiplient jusqu'à nos jours.

Aujourd'hui, on peut citer (parmi beaucoup d'autres) deux livres de synthèse, à vocation éducative surtout (mais qui font fi de la complexité des thématiques), sur l'anthropologie du tourisme, les deux en anglais. En fait, il s'agit de deux introductions à notre sujet, à savoir l'anthropologie du tourisme. Un troisième ouvrage trouve ici également sa place, il est plus récent et en français, il brosse un panorama relativement complet même s'il se place autant dans le champ de la sociologie que dans celui de l'anthropologie proprement dite :

- Dennison Nash, *Anthropology of Tourism*, 1996.
- Peter Burns, *An Introduction to Tourism and Anthropology*, 1999.
- Saksia Cousin et Bertrand Réau, *Sociologie du tourisme*, 2009.

Les fondements du regard anthropologique sur le tourisme

Le tourisme, comme « *importante activité postmoderne* » (M. Crick), est souvent abordé comme un tout, un système global. E. Cohen et D. Nash ont chacun montré que le système touristique compte trois composantes :

- le visiteur et sa culture (1)
- le visité et sa culture (2)
- les transactions et relations émanant entre ces deux parties (3)

(1) le visiteur sous observation : motivation, imaginaire et discours

Le chercheur et l'observé (le touriste) appartiennent souvent au même « monde » (le « centre »), c'est ici le niveau d'analyse le plus immédiat, le plus facile aussi. A ce sujet, on consultera avec profit le travail original du sociologue John Urry (*The Tourist Gaze*). Il analyse par exemple le vacancier anglais et ses comportements à Blackpool. Cette proximité culturelle, cette familiarité avec le lieu touristique et la culture de ce lieu, font que d'autres disciplines, voisines, sont essentielles pour comprendre le phénomène touristique global : sociologie, histoire, psychologie, science de l'éducation, sociolinguistique, etc. Un autre travail pionnier et majeur dans cette sphère, surtout sociologique, reste celui de Dean MacCannell, avec *The Tourist. A New Theory of the Leisure Class* (1976). Ce chercheur américain a proposé une intéressante lecture du touriste et du tourisme à partir des *cultural studies*. Il évoque donc l'essence de la société capitaliste, celle qui précisément a engendré le tourisme, et qui avec l'apparition du temps libre dans la classe ouvrière a également développé la quête de l'authenticité réputée perdue au fil de l'industrialisation, de la modernité, et aujourd'hui – ce dont ne parle pas son ouvrage un peu daté – de la mondialisation. Pour comprendre le touriste, il utilise les grilles et les concepts de l'anthropologie symboliste ainsi que la sémiologie (comme Barthes avant lui avec les *Mythologies*, ou Umberto Eco après lui, ou encore dans une moindre mesure Marc Augé), afin de révéler les clivages entre espaces profane (le quotidien) et sacré (le voyage), entre vie et mort, entre Ego et Alter, etc. A sa suite, des travaux porteront justement sur ces aspects, ainsi que les associations et liens avec la fête, le jeu, les rituels, les pèlerinages, etc. (MacCannell, Graburn, Turner, Cohen,

Schwimmer, Edensor, Ebron, etc.). Ces riches travaux montrent que l'activité touristique peut s'assimiler à d'autres secteurs plus anciens ou plus fouillés de l'activité humaine.

(2) le visité sous observation : réactions et travail sur l'authenticité

Le visité et sa société sont (trop rarement) considérés comme des acteurs propres mais plutôt comme des « réacteurs » en face des visiteurs. Une tendance majeure de la recherche a ainsi longtemps voulu que la « performance touristique » des visités se mesurait en termes d'*authenticité*, un mot récurrent, instrumentalisé et polémique. Souvent l'*authenticité* est mise en scène (MacCannell, Cohen), ce qui implique une fabrication plus ou moins concertée d'une identité de façade adaptée et prévue pour la rencontre touristique. Pour les visités, cette « tradition réinventée » (selon le bon mot de Hobsbawm) ou cette « *staged authenticity* » (MacCannell), sera interprétée soit comme un affaiblissement ou une dégénérescence (Harkin, Crick, Greenwood) soit comme une preuve de flexibilité ou d'adaptation de la culture locale/traditionnelle face à un contexte inédit ou à une ingérence nouvelle/étrangère (Noronha, Erb, Crystal). L'île de Bali a ainsi souvent été citée en exemple de cette seconde option, sorte de destin local positif de l'ingérence touristique.

(3) la transaction touristique : rencontre ou non-rencontre?

Les deux identités, visiteur et visité, se rencontrent. Si le visiteur est « *out of time and place* » (Wagner) c'est parce que l'ordre du monde visité – l'inconnu pour lui – n'a que rarement un sens connu... Et pour apaiser ce malaise qui menace la rencontre en cours, il fait appel aux représentations, mais donc aussi aux clichés culturels et autres. C'est là précisément la thématique de prédilection chère aux anthropologues : l'altérité, la rencontre, l'identité, l'interculturel, etc. (Urbain, Amirou, Wood, etc.).

Vaines ou délicates tentatives de théorisation...

Erik Cohen, avec notamment des recherches menées en Thaïlande, puis par exemple Philip McKean dans le cas de Bali dans les années 1970, vont s'atteler – avec beaucoup d'autres – à théoriser les faits et effets du tourisme sur les populations locales, mais aussi sur les touristes eux-mêmes. Cohen, avec son article « Rethinking the Sociology of Tourism » (*ATR*, 1979), réprecise les trois parties mentionnées ci-dessus. Il appelle à un arrimage plus étroit entre théorie et recherche de terrain, et il voit dans la recherche en tourisme deux tendances de fond (qui pour lui sont aussi deux conséquences locales du tourisme : développement ou dépendance) : 1) un modèle de développement ; 2) un modèle de dépendance.

Un autre article majeur (paru dans *Current Anthropology* en 1981) est celui de Dennison Nash, il s'intitule « Tourism as an Anthropological Subject ». L'auteur reconnaît ici l'importance du « secteur touristique » (business local ou non) qui interfère beaucoup entre visités et visiteurs... Et il met l'accent sur le fait que la croissance du tourisme s'effectue « main dans la main » avec le développement industriel et les autres influences modernes... On ne comprend donc le tourisme qu'en prenant en compte tous les aspects qui l'entourent. Pour Nash, il ne peut jamais y avoir de théorie anthropologique ou autre du tourisme car le tourisme est – *de facto* – un phénomène social bien plus large. En attendant, à défaut donc de pouvoir théoriser le tourisme (et par conséquent de le présenter comme une « science » ou une discipline à part entière), les chercheurs poursuivent les études de cas, de plus en plus spécialisées, et désormais nombreuses de par le monde.

En 1983, Nelson Graburn (dans la revue américaine *ATR*) soutient que le tourisme devrait être étudié en tant que manifestation du besoin de jouer et de se recréer, il y voit une dimension essentielle du désir de donner un sens à sa vie. Le tourisme serait un rituel sécularisé visant à remplacer les rites liés avec le surnaturel... En 1989, Malcolm Crick propose un bilan des études touristiques mais sans nouveau véritable « scoop ». Selon Jean Michaud, la recherche en anthropologie du tourisme semble piétiner entre le milieu des années 1980 et le milieu des années 1990 (l'heure est alors surtout aux rééditions et aux compilations d'articles). Ce champ de recherche est même de plus en plus éclaté, éclectique

même. Pourtant, à cette même période (dès le milieu des années 1990), le thème du tourisme connaît une croissance dans l'enseignement, surtout en géographie humaine, en gestion et en développement. Beaucoup de nouveaux travaux, d'études de cas, de collections spécialisées (comme « *Tourismes et Sociétés* », lancée par Georges Cazes en 1992 ; ou « *Tourism Social Science Series* », lancée par Jafar Jafari en 1996), de revues scientifiques (comme *Tourist Studies*, depuis 2001, entre autres), etc. Cela dit, et en dépit de ces avancées notables, le tourisme ne parvient pas encore à s'imposer comme science ou discipline autonome. Il constitue en effet un champ fractal par excellence qui doit puiser sans cesse à diverses sources.

Le tourisme et l'importance du changement social

Divers angles de travail et d'approche émergent au fur et à mesure que les études se produisent et plus encore que la civilisation des loisirs (et du tourisme dit « pour tous » ?) s'étend au-delà des frontières habituelles des séjours de vacances. Quelques exemples :

- dominants/dominés, approche marxiste ou de tendance altermondialiste
- Nord/Sud ou Centre/Périphérie
- Importance du tourisme comme facteur de changement social et culturel
- Travaux sur l'identité, ainsi que sur l'ethnicité
- Travaux sur le patrimoine, naturel et culturel, matériel et immatériel
- Liens entre tourisme, et politique : Etat, culture, développement, etc.

Le problème depuis une dizaine d'années c'est qu'il existe beaucoup d'études qui concernent la gestion de la manne touristique et le fonctionnement de l'industrie touristique... mais très peu de travaux conséquents qui visent à mieux comprendre les fondements de cette prolifique industrie, ainsi que les effets et les conséquences économiques, sociales, culturelles et politiques. On tend aujourd'hui à distinguer la recherche sur le *tourisme* (développement, rapport Nord-Sud, etc.) et les études sur le *touriste* proprement dit. Pourtant, ce dernier – plus divers que jamais - change terriblement ces dernières années, pour le meilleur (touriste solidaire ?) comme pour le pire (touriste sexuel ?)... Cette situation, où « *tourismes* » désormais s'écrit au pluriel (du moins est-ce notre opinion), ouvre de nouvelles et belles perspectives de recherches futures, notamment autour de thèmes et de niches à défricher : *tourismes* alternatifs, extrêmes, de luxe, ou encore le narco-tourisme, le tourisme funéraire, le « voyageurisme », l'e-tourisme, etc. L'ère des mobilités qui se nourrit de la mondialisation libérale offre dorénavant un vaste panel d'études pour une nouvelle génération d'étudiants et de chercheurs, mais la marchandisation en cours et la guerre économique qui sévit au cœur même de l'industrie touristique font courir le risque de voir demain (aujourd'hui ?) de plus en plus de recherches délaisser le domaine des sciences humaines pour tomber dans les affres du seul discours dominant « efficace », celui qui ne parle que d'économie, de développement et de management... Même si chaque cas, lieu, habitant ou région est évidemment spécifique, il n'est pas sûr que les populations les plus directement concernées par le « développement touristique » sur leurs territoires soient celles qui bénéficient alors de la présence plus ou moins massive de touristes, qu'ils soient d'ailleurs locaux ou internationaux...

2. Le voyage au service de l'anthropologie ?

Le voyage est une école originale du savoir et réduire la problématique du tourisme au seul impact négatif de ce dernier n'est évidemment pas suffisant et particulièrement caricatural. D'ailleurs, si en effet un excès de rousseauisme et une critique radicale du tourisme ont parfois prévalu dans les années 1970 et 1980, le propos n'est plus à la mode aujourd'hui, y compris par les représentants des sciences humaines les plus « molles » (anthropologues...), et cela depuis au moins le milieu des années 1990, en dépit de ce que

nous raconte régulièrement certains historiens ou surtout géographes, soucieux de se faire une place au soleil grâce aux promesses du libéralisme ambiant sinon radieux. L'auteur de ces lignes semble avoir suffisamment montré les apports certes résiduels mais résolument positifs liés au développement touristique dans certains pays du Sud comme dans ceux du Nord où cela apparaît, il faut bien le préciser, de manière bien plus marquante. Reconnaître ces bienfaits du tourisme pour l'économie locale voire pour le bien-être des habitants d'un lieu donné est indispensable tout comme l'est celui d'admettre que le tourisme est, ici ou là, facteur de troubles et de pauvreté... Car à trop insister sur les fameux effets bénéfiques du tourisme – ce qui souvent soulève bien de la suspicion tant les intérêts économiques sont intrinsèquement liés entre recherche et business – nombre de chercheurs et d'auteurs en arrivent à nier la réalité sociale locale et défendent de fait – qu'il s'agisse de bonne ou de mauvaise foi – les intérêts généralement colossaux de l'industrie touristique et donc aussi des investisseurs la plupart issus des pays du Nord... En 2011, méditer sur le présent politique et touristique de pays arabes tels que la Tunisie et l'Égypte – qui ont tous opté en faveur d'un tourisme de masse, pur le moins incontrôlé et discutable – est certainement riche d'enseignements sur ce qu'il ne faut pas faire à l'avenir... Mais ces leçons seront-elles seulement entendues ? On peut en douter lorsque l'on sait l'avidité et l'amnésie des industriels des loisirs...

Par ailleurs, prôner un tourisme durable ou encourager l'écotourisme est devenu aussi évident que banal, il est par contre bien plus délicat d'appréhender un autre tourisme qui servirait directement les cultures et sociétés locales et qui serait véritablement « libéré » de nos cadres de pensée encore baignés d'impérialisme culturel, sans même parler de ce capitalisme éhonté et désormais décomplexé dont les recettes finissent toujours dans les mêmes poches. Bref, dans le présent contexte de mondialisation, s'il est important de noter les réels succès en matière de développement touristique et d'en encourager vivement d'autres, il est tout aussi essentiel de relever les dysfonctionnements et autres inégalités issus cette fois du mal-développement touristique. Le diagnostic doit être le plus complet possible afin précisément de broser un tableau plus proche de la réalité touristique à laquelle sont confrontés quotidiennement les habitants que de celle des managers opportunistes d'une florissante mais prédatrice industrie des loisirs...

Fruit de la révolution industrielle et de celles des transports, le tourisme a ouvert l'horizon du monde, du moins au début pour les Européens. Il a permis son accès pour les plus privilégiés. Pour le meilleur et le pire, au fil du temps, cet accès sera de plus en plus accessible au commun des mortels attiré par l'ailleurs. Facteur d'ouverture au monde, le tourisme favorisera aussi bien la diversité dans certains lieux que le repli dans d'autres, la renaissance culturelle ici que la folklorisation commerciale là. Pour son bonheur ou son malheur, chaque village, chaque personne, bref chaque site compose comme il peut (rarement comme il veut) avec le tourisme. Il en découle que chaque situation, qu'elle soit dite bonne ou mauvaise en terme de développement touristique, est unique. Aucun modèle touristique n'est réellement transposable étant donné qu'au final il revient toujours aux individus les plus directement concernés – ceux qui bénéficient et/ou subissent les conséquences de la présence touristique – de décider ou non de suivre telle ou telle voie de croissance/décroissance touristique.

Le touriste actuel n'est plus manichéen (s'il l'a peut-être été auparavant, ce qui reste à démontrer) ; il multiplie et diversifie ses envies de voyage, mêlant sans détour « séjour classique » par exemple en bord de mer et « voyage découverte » plus ou moins aventureuse. Son périple est « mixte » de préférence : un peu de montagne, un peu de plage, un peu de ville, de la culture, de la nature, bref un peu de tout... Un casse-tête pour les organisateurs de voyages mais un voyage-type de plus en plus à l'image de notre société. Quitter l'habituel et les habitudes pour aller vers un semblant d'inconnu, fuir le monde du travail harassant pour un univers paradisiaque même symbolique. L'esprit et le corps doivent se ressourcer, il est donc impératif de rompre avec le quotidien même si le lieu du tourisme est un hôtel-club sur une plage où la vue de l'alignement des serviettes n'a rien à envier à l'image du travail à la chaîne à

l'usine. Rompre sans couper. Amourettes de passage, ensauvagement temporaire, excès plus ou moins contrôlés, le temps des vacances ailleurs est celui où on est autre – où on naît autre aussi –, celui où ce qui est formellement impossible chez soi devient d'un seul coup étrangement possible à l'ombre d'un cocotier. Cela vaut également pour les activités, visites, etc. Ainsi, on s'initiera plus facilement à la plongée ou à l'escalade à l'occasion des vacances, ou on ira volontiers visiter un musée des monnaies anciennes dans quelque contrée exotique alors qu'un musée de même nature chez soi retraits inconnu...

Notre civilisation saturée d'images et de technologies toujours plus nouvelles n'a pas tué le tourisme mais au contraire encouragé le désir de mobilité d'une majorité de nos contemporains : plus le monde semble fini et plus ses habitants souhaitent le parcourir... Peut-être avant qu'il ne soit trop tard, à l'instar de l'opinion du journaliste norvégien Arild Molstad, ainsi que laisse suggérer le titre de son ouvrage *Où partir avant qu'il ne soit trop tard ?*². Mais force est de constater qu'il n'est jamais trop tard pour arriver au paradis. L'exemple de Bali, en Indonésie, terrain également de l'auteur de ces lignes, est à ce titre remarquable : depuis les années 1930, intellectuels et voyageurs occidentaux n'ont cessé d'annoncer la triste fin de ce paradis, s'arrogeant de fait le privilège – à grands renforts de publications censées le prouver ! – d'en être les derniers observateurs avertis, sinon dépositaires, pour la postérité bien entendu... En 2010, plus de trois millions et demi de touristes ont visité l'île, en passe de devenir un paradis du shopping autant qu'une résidence divine, un chiffre jamais égalé. Et si tout le monde ou presque s'accorde à constater que « trop de touristes sont à Bali » et que cela peut demain tuer la poule aux œufs d'or, personne n'envisage d'annuler son prochain séjour au pays des dieux... Le désir de mobilité de nos contemporains se fonde sur des motivations parfois très égoïstes : on sait qu'il n'est pas très éthique d'aller à la rencontre des femmes-girafes dans les zoos humains à la frontière birmano-thaïlandaise mais les touristes se pressent tout de même aux portes des villages touristifiés, après il sera trop tard, les « exotiques » auront disparu ou auront été assimilés de force. Alors, il faut absolument se dépêcher ! De la même manière, on peut voter écolo et trier ses déchets, et toutefois se rendre, avant qu'il ne soit trop tard, à tel safari discutabile au Kenya ou sur telle banquise nordique en voie de disparition, au risque de déranger la faune menacée ou de polluer un océan en sursis...

Une overdose d'images est aussi un appel du large, une invitation à la découverte, il suffit de voir la course de vitesse que l'Unesco semble pratiquer ces dernières années pour « protéger » un maximum de sites... avant qu'ils ne soient trop détruits, dégradés et/ou envahis par les touristes... L'accès à l'image conditionne l'accès au tourisme, on a vu à la télé, sur l'ordinateur ou dans une revue, l'étape suivante consiste à aller voir sur place, en *vrai*. Cette boulimie, non pas de savoir mais de voir, est aussi à l'origine de rencontres toujours plus extrêmes, entre riches touristes et pauvres habitants, autrement dit entre ceux qui profitent et qui ont accès – ou plutôt les codes d'accès – au monde du voyage et ceux qui tentent, bon gré mal gré, de tirer le maximum de bénéfices de la présence de visiteurs sur leurs terres, voire dans leurs maisons. Les disparités augmentent en même temps que les degrés d'altérité entre les différents mondes qui se croisent bien plus qu'ils ne se rencontrent.

Dans les *havelis* du Rajasthan, dans les *riads* de Marrakech ou dans les villas cossues au sud de Bali, le luxe des touristes ou des expatriés contrastent plus que jamais avec la vie misérable alentour. Une situation potentiellement explosive que vient confirmer un ras-le-bol local et des cambriolages de plus en plus fréquents : comment une population visitée ainsi démunie, et souvent exploitée (parfois plus moralement qu'économiquement), peut-elle accepter un tel fossé économique sur ses propres terres ? L'indignation pousse naturellement (et heureusement) à la révolte. Les touristes aussi le savent, et c'est là encore une raison de ne pas remettre son voyage à plus tard... Si la découverte incite souvent au départ et donc au tourisme, c'est parce qu'elle recèle en elle tous les ingrédients propices à la découverte des autres, des ailleurs et de soi. Altérité et universalité figurent tous deux au programme de ces

² Cf. A. Molstad, *Où partir avant qu'il ne soit trop tard ? Compte à rebours pour un tourisme responsable*, Paris, La Découverte, 2009 (2007). En fin d'ouvrage, l'auteur s'interroge avec raison sur ce « dilemme, faut-il partir ou ne pas partir ? », question lancinante s'il en est dont la réponse reste forcément à la fois complexe et variable.

circuits « découverte », pas nécessairement dans les brochures des voyagistes patentés, qui permettent de mieux avancer, ensemble, seul, et dans la vie en général.

Au total, c'est en mettant du bon vouloir mais aussi du bon savoir au cœur de nos voyages que nous pourrions demain retrouver le sens de nos pas, ne plus voir mais regarder le monde avec d'autres yeux, ne plus *circuler passivement* mais *rencontrer activement* d'autres univers. Un regard plus anthropologique sur le monde est une bonne voie pour guider ces *consomm'acteurs* du voyage.

3. Des univers du voyage à repenser : détours anthropologiques

Notre monde cultive les réseaux sociaux mais tous les Facebook en ligne ne sont jamais rien d'autre que des livres sans visages dont la mobilité virtuelle n'a d'égal que le reflet de l'immobilisme intellectuel ambiant. La communication a tué la rencontre, et les « 500 millions d'amis » que votre profil envisagera, dévisagera, bref croisera sur la toile sont autant d'ennemis potentiels, encombrants, capables du jour au lendemain de vous priver d'une illusoire liberté, voire de vous priver de la liberté tout court. Peut-être faudrait-il demain ce type de *clash* pour que la grand-route puisse à nouveau primer sur le grand écran. Grand Dehors vs Grand Dedans³.

Le voyage comme rituel

La route suit les contours sinueux d'une voie toujours en gestation, en train d'être tracée, écrite, parcourue ; tandis que l'écran, plat comme il se doit, annonce la morne plaine d'une vie sans piment, une vie dont on aurait retranché les derniers morceaux de choix pour ne conserver que les aspects confortables et sécurisés promis par la marchandisation.

Si la déroute se situe au cœur de l'entreprise buissonnière que recèle l'épreuve de la route, la routine, elle, occupe le quotidien de l'internaute rivé sur son docile écran, vissé sur sa chaise presque électrique. Dans un univers aseptisé où la moindre prise de risque relève d'un rare courage, la liberté de voyager n'est pas donnée à tout le monde. Non pas que le libre voyageur serait un être exceptionnel, loin de là, mais parce que le devenir relève du parcours de combattant pour sa propre émancipation. Et là, les candidats au voyage se font beaucoup plus rares. Autrement dit : engager la conversation avec le cousin berbère de l'épicier marocain du coin de la rue est plus perturbateur que de postuler pour participer à des émissions télévisées plus ou moins avilissantes, aux relents parfois racistes et souvent paternalistes. *Le voyageur et son ombre* disait Nietzsche, bien avant l'avènement de la télévision et même des loisirs.

Le voyage n'est rien sans la rencontre « authentique » qu'il est présumé produire et, du coup, notre badaud en débat sur la vie des Berbères à deux pas de chez lui fait dans sa tête et dans son cœur bien plus de kilomètres que le triste sire qui ne rêve que de passer dans ce qui n'était jadis et reste au final qu'un vulgaire tube cathodique. Le voyage est un prétexte, un texte au mot près, un voyage avant la lettre aussi, un désir de fuite pour mieux avancer, donc aussi revenir, un acte plus physique que littéraire pour trouver un sens à son existence, une raison de vivre pour ne plus seulement survivre. Des pensées aux actes, le pas n'est pas évident, et il est tellement facile de s'en remettre aux marchands officiels de rêves exotiques – déléguer c'est toujours léguer – un peu comme dans le domaine religieux tant de nos contemporains accordent leur bénédiction aux gestionnaires patentés du sacré autrefois si bien décryptés par Max Weber. Le sacré est d'ailleurs rarement distant de l'acte sinon de l'art du voyage.

Le *désir d'arriver ici* des touristes étrangers (et des Roms aussi, sans doute !) modère voire ôte à nos contemporains le *désir de partir ailleurs* : n'est-ce pas la preuve qu'on est

³ Cette 3^e partie d'article reprend quelques passages du début de mon livre *Voyages pluriels. Echanges et mélanges*, Annecy, Livres du monde, 2011.

d'abord bien chez soi ? Pourquoi s'obstiner à vérifier si la vie est plus belle chez les autres sinon à vouloir se rassurer ? Mais rester c'est aussi une manière de se rassurer, c'est valider le fait de ne pas (se) découvrir, jouer la carte de la sécurité plutôt que celle du risque. Revenir aux valeurs sinon sûres du moins de la sûreté. Se jeter sur la route revient à semer le doute chez soi et même à douter du chez-soi. Voyager c'est chercher, consciemment ou non, des réponses ailleurs et auprès des autres : la trahison, la marginalité, la subversion, la rébellion contre l'ordre établi sont déjà sur les lèvres des sédentaires qui jugent avec précipitation le mouton noir qui s'en va. Accusé de ne pas penser aux autres – alors qu'il espère les rencontrer en chemin – et d'oublier ses obligations envers le patron, l'Etat, l'église, la famille, etc., ce (re)preneur de libertés jusque là confisquées n'en fait qu'à sa tête. Il risque fort d'être davantage perçu par son entourage comme un égo-voyageur gêneur qu'un écotouriste sympathique. D'après le philosophe Thierry Tahon, nous goûtons aujourd'hui en voyage, « *les délices d'une liberté retrouvée, et si nous hésitons à rentrer, c'est bien parce que nous comprenons que la reprise d'une vie normale équivaut à abandonner cette liberté* ». Le retour en effet n'est jamais simple, la « réalité » (supposée) redevient rapidement liberticide, sans compter que presque tout le monde enviera la liberté temporaire de celle ou celui qui a osé braver le « *Grand Système* » – pour reprendre le terme et titre d'un ouvrage de Georges Balandier – en grande partie régi par la servitude volontaire trop facilement consentante de nos concitoyens. A force d'être endormis ou dopés au consumérisme anabolisant, ces derniers ne sont plus en capacité de se lever pour marcher à contre-courant : c'est pourtant en marchant et en se bougeant – en voyageant – qu'on peut être debout et par conséquent refuser de vivre à genoux.

Si certains périple touristiques peuvent l'être, les voyages sont rarement uniformes, ils sont par essence multiples, ils n'ont que faire de l'Un et ne dérivent que vers le Divers. Le voyage n'est-il pas avant tout une superbe fabrique de rêves où s'ébauchent en permanence des plans sur la comète et des folies à faire ou à refaire ? Cette fabrique artisanale qui mêle passion et imaginaire se voit présentement transformée ou reconvertie, sous les coups de butoir du libéralisme économique, en industrie rationnelle du tourisme et des loisirs programmés. Mais le voyage continue de représenter, dans nos sociétés de privilégiés et modélées autour de la notion de travail, une parenthèse, une pause, en fait une respiration dont nous avons énormément besoin, au risque d'étouffer sous le poids de contraintes sans cesse accumulées.

Véritable expérience qui sort de l'ordinaire et bouleverse nos habitudes, événement parfois propice à nous plonger dans des histoires et des aventures inconnues, le voyage et dans une moindre mesure le tourisme invitent voire incitent à rompre avec l'épuisante monotonie de nos modes de vie usés. Pour certains, c'est sûr, le voyage représente l'ultime recours pour éviter le suicide. Pour d'autres, beaucoup plus nombreux, il n'est que l'antidote – avec un effet placebo indéniable – pour ne pas déprimer chaque matin de chaque jour de l'année qui passe. Le simple fait de partir, même le temps des vacances, est donc souvent un geste thérapeutique que l'on s'accorde, un acte de foi aussi pour reprendre foi en soi. Rien que pour ces derniers points, la Sécurité sociale devrait méditer sur le bien-fondé de rémunérer les valides mais déjà potentiels patients en les mettant sur les routes plutôt que sous médicaments.

N'est-il pas étonnant d'observer la joie de vivre des peuples roms, ces « gens du voyage » tellement sédentaires, et cependant pourchassés, traqués, battus et expulsés à tous les carrefours des grands chemins ? Les gouvernements européens devraient consulter et embaucher des Roms, et d'autres nomades, pour aider les Européens à retrouver le bon sens près de chez eux, le bon moral loin de la morale nauséabonde, bref le goût de vivre y compris sous les contraintes ou les crises ; au lieu de cela, nos dirigeants arcbutés derrière l'*euroforteresse* vont les lister, les fichier et les fliquer, comme le montre le récent listing dit « *MENS* » – pour « *minorités ethniques non sédentarisés* » –, bref tout un programme aux accents pour le moins douteux et dont la dimension humaine m'échappe sans doute encore.

Sous toutes ses formes, belles, rebelles et plurielles, le voyage recèle décidément d'une source inépuisable de bonheur sur laquelle nos contemporains devraient se pencher s'ils

ne veulent pas trop vite tomber de haut. Il demeure que pour l'heure, les voyageurs désorientés, à l'instar des « *marins perdus* » de Jean-Claude Izzo, tout comme ceux au long cours dans le sillage de feu Bernard Giraudeau, forment des passagers de plus en plus déboussolés dont le désarroi n'a rien à envier à certains voyageurs clandestins, aux destins multiples, qu'ils croisent sur les ports ou en rade, souvent échoués sur des plages sablonneuses ou sur des bouées de sauvetage.

C'est bien connu, au risque désormais d'être trop convenu, « *le voyage forme la jeunesse* » ; idée un peu moins rebattue, on estime également que la conquête de l'ailleurs ne peut faire l'économie de la quête de soi. La quête vaut plus que la conquête, on peut donc aussi – et c'est une bonne option – rester chez soi : car *s'en aller* (voir ailleurs) ou encore *s'expatrier* (quitter son père et sa patrie) n'est pas une obligation mais un choix, un désir, un besoin, voire une fuite ou une stratégie. En se frottant au monde, tout le monde finalement se forme, se reforme, et hélas parfois aussi se déforme, tout au long de la vie. Les marins et les religieuses l'ont bien compris : pour se dévoiler, en effet, rien de mieux que de prendre les voiles. On largue les amarres pour passer un cap. Un cap que l'on souhaite bien sûr de bonne espérance. Le voyage a toujours été un rite. On ne revient pas indemnes d'un trip qu'il ait été bon, moyen ou mauvais. Justement, d'aucuns se déforment ainsi par son usage ou intermédiaire, et la rencontre avec soi-même aussi peut s'avérer désastreuse. L'usage du voyage fait alors place à l'usure du monde, d'un monde qui n'est pas ou plus à l'image que l'on s'est donnée du voyage. La faute en revient à la vanité mais également à l'exotisme... et à nos rêves d'enfant et autres fantasmes coloniaux ou néocoloniaux, relayés par une littérature trop sûre de ses origines, de Kipling l'exotique aux néo-aventuriers en quête d'exploits, ou encore de Marco Polo à Tintin.

Cela dit, l'expérience du voyage nous ouvre non seulement l'horizon mais elle élargit également le champ des possibles. Elle cultive ce champ en l'irriguant à la fois *autrement* et *autrement*. Elle remet en cause nos modes de penser, d'être et de faire. Elle nous invite à défaire bien plus qu'à faire, pour demain refaire. Elle est un formidable laboratoire pour initier d'autres voies : écologiques, philosophiques, spirituelles, économiques, politiques aussi. Mais tout périple entrepris est d'abord un voyage au bout de soi. D'une part, que la destination choisie soit le bistro du coin ou le Mont Fuji au Japon, le voyage extérieur cache bien mal le voyage intérieur qui le sous-tend ; d'autre part, et en dépit des discours convenus propres à l'industrie touristique, ce n'est pas le *Lointain* qui nous fascine mais l'*Ailleurs*. Le premier n'est généralement qu'un prétexte pour mieux atteindre le second qui, au demeurant, peut s'avérer très proche. Tout voyage, en tant qu'expérience non ordinaire – qui peut même virer à l'aventure extraordinaire – est une riche tranche de vie. Il suffit de voir la littérature prolixe des récits de voyage qui occupe les étagères de certaines librairies ou maisonnettes. Des journaux, des récits et aujourd'hui des blogs qui tentent de poursuivre par la graphie l'aventure du terrain. Si l'égo est au centre de ce processus, véritable rituel qui donne sens aux tribulations saisonnières, le fait de raconter « son » voyage participe grandement à perpétuer l'esprit du voyage dans un quotidien (re)banalisé. Les écrivains-voyageurs, en herbe ou confirmés, sont-ils d'abord des voyageurs ou d'abord des écrivains ? On se souvient de la fameuse phrase de Nicolas Bouvier, orfèvre en la matière : « *On a souvent plus de profit à lire les voyageurs qui écrivent que les écrivains qui voyagent* ». Le débat, récurrent, n'est toujours pas tranché, les uns et les autres campent sur leur position comme ils camperaient au bas d'un volcan à conquérir. Qu'il se lance dans l'écriture ou tombe dans l'aventure, un *voyageur* se veut avant tout soucieux de ne pas réduire sa condition mobile au seul état d'un *voyagé*. S'il n'aime pas les bornes, le voyageur peut cependant être un être borné, il trace parfois sa route comme un guide suit son itinéraire balisé, voire comme un garde-champêtre clôture un terrain.

L'obsession du but néglige l'intérêt pourtant essentiel du chemin. Pourtant, c'est en se déroutant qu'on retrouve le bon sens, c'est grâce à la mésaventure que l'aventure garde toute sa puissance, et c'est aussi en prenant des risques que l'on mesure les ennuis évités. Heureusement donc, le voyage illumine plus souvent qu'il aveugle. Il éclaire le chemin de vie de ceux qui jusque-là ne pataugeaient que sur des chemins de croix.

Ce voyage-là, formateur, déforme avec bonheur notre regard sur l'Autre et l'Ailleurs, un regard trop formaté par notre société (celle des dominants) et notre histoire (celle des vainqueurs). Partir n'est pas forcément fuir mais refuser de se laisser instrumentaliser par un discours prémâché, rigide, unilatéral, national, universel même. Partir c'est d'emblée se préparer à relativiser ce que l'on pensait connaître, voir avec d'autres yeux, *ça voir* pour ensuite mieux savoir, et goûter autrement les saveurs plurielles que l'on déniche sur notre marché-monde.

Avec la mondialisation, l'univers du voyage s'est transformé au point de partir désormais pour mieux revenir, ou encore de rester connecté jour et nuit au risque d'être davantage chez soi – enfermé dans une prison mentale ou identitaire – même lorsqu'on se trouve au fin fond de l'Amazonie, de la Papouasie ou du « 9-3 ». Intrinsèquement, le voyage exige pourtant un lâcher-prise, il est le lieu et le moment où une vie ordinaire peut soudain muer en expérience extraordinaire, grâce à la rencontre avec les autres cultures et populations, mais aussi avec l'inconnu, l'imprévisible, l'incommensurable. Un tel basculement apparaît en général décisif et riche d'enseignements : un choc traumatique et/ou thérapeutique permet d'avancer sur sa propre voie, pour le meilleur comme pour le pire !

Les adeptes d'un voyage a-touristique – à l'instar des nomades traqués de partout – vivent l'espace du monde plus qu'ils ne l'occupent. L'espace décide souvent du mode de vie. Et même dans l'ère des mobilités, l'*habiter* permet de mieux le connaître et l'accepter que le *circuler*. Un voyage qui ne serait plus que déplacement n'intéresserait plus que les « 3 M » qui ont tant saccagé la planète au fil des siècles passés : Missionnaires, Militaires, Marchands. On ne voyage plus en 2010 comme en 1850, en 1950 ou même en 1990 : l'ère du numérique, la révolution informatique et celle des transports ont modifié la donne.

Les Bouvier, Chatwin ou London, et autres Kerouac, Theroux ou David-Néel, mais aussi Malaurie ou Lévi-Strauss, ne feraient guère le même *usage du monde* qu'à leur époque respective. L'*Anatomie de l'errance* tout comme *L'Appel de la forêt* – le sort des Bushmen en Afrique, des Zo'é au Brésil, des Jarawa en Inde, des Roms en Europe, des sans-papiers et des réfugiés de partout, en atteste avec dégoût dans les moindres recoins de la terre, cette terre de plus en plus confisquée par les puissants – illustrent un mode d'être et de penser en désuétude, en voie de disparition en raison du manque de combattants, à force d'être battu et combattu par l'idéologie dominante : celle du progrès, de la croissance, du développement, bref de l'économisme destructeur. Les *Tristes tropiques* ne l'ont certainement jamais autant été : tristes, certes, mais surtout en état d'extinction pour certaines populations et contrées. Tropiques tous atteints d'un cancer qui ronge le local avant de déranger le global, où dans l'indifférence ambiante le tragique côtoie la tragédie en permanence.

Dans ce contexte de délitement social assez général, où l'homme (re)devient un loup pour l'homme, le voyage s'érige en fuite, en évasion, en territoire mobile de refuge. On part pour se réfugier, le Tchétchène poursuivi par la milice de Poutine tout comme l'employé bien français de France Télécom qui rejoint son hôtel-club en Tunisie le temps compté des vacances. Chacun, à sa manière, tente de survivre. A se demander pourquoi venir au monde dans le seul but de ne pas le quitter trop tôt ? A peine né, il s'agit déjà de lutter contre un système qui ne tourne pas rond, d'œuvrer au mieux pour ne pas laisser que des traces de vide d'un passage trop bref sur la planète Terre. Sous les griefs des rapaces de la mondialisation libérale, cette lutte pour le seul droit d'exister se complique comme peuvent en témoigner, dramatiquement, les bébés albanais conçus pour servir l'industrie mondiale du sexe, ou plus souvent les enfants de bas âge kurdes, chinois, maliens ou sénégalais, sans oublier ces Roms qui ont le tort de ne pas avoir de territoire national ou d'origine clairement définie, et, pire, qui n'en souhaitent même pas. On a oublié ces derniers temps les travaux pionniers d'un Gilles Deleuze ou d'un Pierre Clastres, pourtant la *déterritorialisation* tout comme les *sociétés sans État* ne sont pas des idées dépassées ou du passé, elles sont en train d'irriguer les nouveaux espaces du futurs, et parfois les terrains de jeux exotiques des touristes en quête de mieux-vivre.

Slow Travel vs Fast Trip

Lenteur, respect, écologie et décroissance s'imposent « naturellement » à celle ou à celui attentif à se laisser guider par le bon sens : celui d'un voyage à la fois vert et ouvert. C'est d'ailleurs en direction de l'Orient, avec ses spiritualités et ses trop fameux mystères insondables, que les touristes vont souvent chercher à s'orienter autrement. Redonner un sens leur vie, à leurs marches nomades sur place et à leurs démarches politiques de retour chez eux. Un voyage authentique, qu'il s'agisse d'un trip au bout du monde ou seulement d'une course au bout de la rue, est avant tout un voyage intime et intérieur.

Un véritable dépouillement et des formes de simplicité volontaire sont indispensables pour espérer accéder à l'essentiel. Se dépouiller pour s'alléger mais aussi pour ne pas se faire dépouiller... Marcher est certainement la meilleure option pour atteindre cet état de lévitation et d'apaisement, de recueillement et de retour à soi également. Dans un essai consacré à la marche, Frédéric Gros souligne que celle-ci n'est pas un sport et que marcher, avant tout, « *c'est être dehors* ». Dans tous les sens du terme. Surtout, à pied ou non, il s'agit de préférer l'essentiel à l'urgence et l'être à l'avoir ou au paraître, de rechercher l'équilibre à la place du contrôle. Nos désirs d'ailleurs s'inscrivent dans une volonté de changer d'air, de se dépayser ou d'en découdre. Ils sont une réponse – un prétexte parfois – au mal-être d'une société occidentale qui marche sur la tête. Le « vivre-ensemble » mis à mal dans nos contrées tempérées revit en quelque sorte dès que les touristes arrivent sous les cocotiers, il est vrai plus ou moins pourris. Mais un cocotier ça fait encore rêver...

A une période où le zapping est érigé en modèle de survie sinon de vertu, le voyage – et non le tourisme, n'en déplaisent aux chercheurs qui occupent l'espace de la recherche géographique et tellement sensibles aux sirènes du libéralisme touristique – apparaît comme une des dernières opportunités où l'on peut donner rendez-vous aux autres comme avec soi-même. En ce sens, le voyage est l'antidote par excellence face à la déshumanisation, le mercantilisme ou encore la plongée dans le tout-virtuel qui accaparent les sédentaires de partout. En dépit d'une mode – forcément saisonnière – qui voue à l'éthique toutes les vertus, on perçoit que dans le vaste secteur des mobilités de loisir, surtout lorsque l'on parle de masses et de plages, une forte persistance des « tiques » d'un tourisme qu'on voudrait plus éthique, à l'instar du capitalisme vert et de son *greenwashing* très tendance. Ethique et toc en quelque sorte.

Via le voyage, les Suds émergent auprès des décideurs et consommateurs des Nordes. Le voyage représente ainsi aussi une manière radicale mais constructive – sans oublier qu'avant de construire, il importe de déconstruire – de repenser la vie, la planète, la politique. La décroissance, avec l'autonomie et le nomadisme (et donc a fortiori *l'autonomadie*), ont des choses à échanger comme à mélanger avec le voyage. Des fruits de ces interactions et branchements naîtront d'autres formes de mobilités, alternatives et novatrices, pour lesquelles la préservation des environnements humains, culturels et naturels sera respectée et valorisée... bien davantage qu'à travers les discours arrangés des voyagistes et autres instances touristiques officielles. Mais il faudra du courage politique : une denrée rare en cette époque de mauvais temps... Même si un réel réchauffement climatique dans le domaine politique n'est plus totalement à exclure.

Le voyage est-il en sursis sur une planète infestée de réseaux dits (un peu vite) sociaux mais également vouée pour une grande part à une entreprise de *disneylandisation* sans précédent ? Uniformisation et mondialisation opèrent tous deux une rude bataille sur les littoraux et les sites culturels du monde, parfois sans même convier à cette lutte les autochtones encouragés à rester à leur place. Le tourisme, en tant qu'activité temporaire ou saisonnière de loisirs, a réintégré dans nos vies livrées au monde du travail, des espaces de jeu, de rêve, de retour à l'enfance mais aussi d'images de guerre. Le tourisme a longtemps été perçu – et continue de l'être – comme une délivrance momentanée. Se libérer un temps du boulot c'était partir un moment à la plage, profiter de la famille enfin réunie et non plus des collègues et du patron. Dans ce sens, l'industrie du souvenir permettait de prolonger les vacances une fois retourné à l'usine ou dans l'entreprise. De même, le fait de revenir bronzé

sur son lieu de travail ou dans une réunion de famille ou de bistro attestait efficacement du déplacement vacancier en général estival. Et la peau bronzée opérait comme un tatouage, comme un souvenir (assez) durable fixé sur la peau. Au fil du temps et de l'augmentation des congés payés, le culte du corps sera progressivement remplacé par une véritable culture du corps.

L'histoire des mobilités, quant à elle, est le reflet du rapport que nous entretenons avec le monde, avec les autres comme avec nous-mêmes. Le double fantasme aujourd'hui très en vogue en Occident consiste à être à la fois *touriste chez soi* et *autochtone chez l'autre*. Un don d'ubiquité difficile à réaliser quand il ne faut pas oublier de vivre.

Une histoire mouvementée du voyage

Fruit de la révolution industrielle et de celle des transports, le tourisme a élargit l'horizon du monde, du moins au début, et d'abord par et pour les Européens. Il a alors permis son accès aux classes les plus privilégiés. Pour le meilleur et le pire, au fil du temps, cet accès sera de plus en plus accessible au commun des mortels attiré par le frisson de l'ailleurs et avant cela par les senteurs de la mer. Facteur d'ouverture au monde, le tourisme favorisera aussi bien la diversité dans certains lieux que le repli dans d'autres, la renaissance culturelle ici que la folklorisation commerciale là. Pour son bonheur ou son malheur, chaque village, chaque personne, bref chaque site compose comme il peut (rarement comme il veut) avec le tourisme. Il en découle que chaque situation, qu'elle soit dite bonne ou mauvaise en terme de développement touristique, est unique. Aucun modèle touristique n'est réellement transposable étant donné qu'au final il revient toujours aux individus les plus directement concernés – ceux qui bénéficient et/ou subissent les conséquences de la présence touristique – de décider ou non de suivre telle ou telle voie de croissance ou décroissance touristique.

Si pour Montaigne le voyage était déjà un « *exercice profitable* », Rabelais en fera un acte plus libertaire, résumé par la fameuse formule « *fay ce que voudras* » ; c'est l'époque « moderne » au cours de laquelle la *pérégrination profane* viendra non pas remplacer mais compléter le *pèlerinage sacré* comme forme de mobilité liée à la découverte. Par la grâce du voyage, l'humain se verra peu à peu convié à la table du divin, et le paradis ne sera dès lors plus uniquement à dimension spirituelle mais également géographique. De l'Antiquité à la Révolution, le voyage signifiait avant tout « se déplacer » et la question qui prédominait touchait surtout aux modes de déplacement : les transports. Voyager c'était avant tout se transporter ailleurs.

Dans l'Europe du XVIIIe siècle, voyager était une épreuve mais déjà une opportunité pour s'ouvrir au monde. L'historien Daniel Roche a bien expliqué comment les voyages de l'époque répondaient aux réalités locales : lenteur des déplacements, mobilités restreintes et modes de transport onéreux.

Différentes formes de mobilités se croisent et coexistent : matrimoniale, professionnelle, universitaire, religieuse, guerrière, commerciale et diplomatique. A cette époque, les migrations saisonnières tout comme la dépendance envers les éléments naturels étaient omniprésentes. Du fait de l'absence de cartes – et même si les premiers « guides » imprimés de voyage, consacrés aux pèlerinages de Rome, Jérusalem et de Saint Jacques de Compostelle, existaient depuis le XIIIe siècle – les voyageurs se perdaient en chemin, en forêt ou dans la montagne. Retrouver la bonne voie était le premier des buts à viser, et nombre de pèlerins se sont ainsi égarés sans laisser de traces, quelques rares voyageurs ont retrouvé les pas de leur maison ou village des semaines ou parfois des années après. À l'ère du GPS et autre Google Earth, cette peur de se perdre n'a aujourd'hui plus aucun sens, si l'on peut s'exprimer ainsi. La peur pourtant subsiste mais elle a changé de visage.

Anticipant sur le romantisme, le siècle des Lumières va permettre la redécouverte de la marche à pied, revalorisée de fait par les *bobos* d'alors (même si la bohème rimbalde ou la bourgeoisie issue de la révolution industrielle n'existaient pas encore) : savants, aristocrates, philosophes, écrivains.

Tout au long de l'histoire de l'humanité, le discours sur l'altérité a forgé notre rapport au monde. Avec les récits des explorateurs du XVIII^e siècle, ceux par exemple de Bougainville et de Commerson décrivant le Pacifique Sud, c'est tout le regard sur l'Autre qui change. Les Lumières viennent éclairer l'exotisme sous un jour nouveau où fascination, fantasme, attirance et érotisme seront les expressions d'un ailleurs à partir de cette période plus rêvé que craint. Rousseau complétera ce tableau en illustrant la bonté du sauvage ou encore la beauté de la nature. Une beauté qui deviendra force avec les romantiques allemands et le romantisme artistique tout court. Partant de ce constat – nature déifiée et zoos humains – le désir de découverte, de nouveauté et d'expériences inédites, vient – lentement il est vrai – primer sur la peur de l'étranger ou l'horreur du sauvage (et bien plus tard du « sauvageon »).

Mais les stéréotypes, qu'ils soient issus de l'éducation judéo-chrétienne ou de l'idéologie du progrès, restent sévèrement rivés dans les têtes comme le prouvent la science positive versée dans la foi toute dévouée à la Raison et bien sûr le courant évolutionniste – avec ses multiples déclinaisons des discours sur l'inégalité des « races » – qui jusqu'à nos jours conservent encore des partisans, la plupart il est vrai bien assis à la droite de Dieu. Mais l'envie de connaître fait son chemin, et le voyage est l'une des voies d'accès à l'Autre, dans le respect de ce dernier.

Au fil de l'histoire et avec le développement des voies et moyens de communication (les routes notamment), les contrôles aussi s'imposent. Au Moyen Âge, on ne circulait guère plus loin que les limites du village, dès le XIX^e siècle – à la faveur de la triple révolution (des transports, industrielle et politique) – les flux se multiplient, en particulier les déplacements des campagnes vers les villes. La peur augmente avec la vitesse et l'éloignement. Ainsi, il fallait environ quinze jours pour relier Paris à Strasbourg en 1650 ; à la veille de la révolution, en 1788, il n'en faut plus que cinq jours ; avec le progrès, on réduit les distances en maîtrisant le temps, et en 2000 il ne faut plus que 4h30 pour rejoindre (en train cette fois-ci) Strasbourg à la capitale, puis, avec l'arrivée du TGV Est, on est aujourd'hui à 2h20. Toujours plus vite donc... Une course au temps où l'on sait ce qu'on gagne mais pas toujours ce qu'on perd. Avec cette rapidité accrue, les contrôles doivent aussi s'adapter, quitte à grignoter sur les libertés individuelles. Plus les gens se déplacent, plus la police est sur le qui-vive. Du sauf-conduit jusqu'au passeport, des papiers viendront entraver la liberté de circulation ; en 1837, par exemple, la *loi de vicinisation des chemins de France* va, avec la mise en place des fonctions de garde-champêtre et de cantonnier, *policer* les campagnes dans le but d'en assurer une meilleure sécurité mais aussi d'en surveiller les fréquentations et les aménagements.

Les États craignent la mobilité de tout temps, l'opposition nomades-sédentaires est là pour le rappeler douloureusement, et le voyage est considéré comme étant corrupteur. Ne dit-on pas souvent, hier et même aujourd'hui, que le voyage entraîne l'indiscipline ? La figure du déserteur est ici emblématique... Mais aussi l'évadé, le maquisard, etc. Tous ces réfractaires à l'enfermement et à l'endoctrinement représentent de potentiels dangers pour les sédentaires et ceux qui les dirigent : l'État, le patronat, l'Église, etc. Plus tard, on parlera de réfugié, d'exilé, d'immigré, de sans-papiers, etc. Les amalgames sont faciles et tellement pratiques. Les forces dites de l'ordre sont là pour remettre ces errants de plus en plus multiformes sur le droit chemin... Pour se frayer un passage au cœur de cet univers d'errance, et surtout se distinguer des formes nomades susceptibles d'interroger le bien-fondé des modes de vie occidentaux, le tourisme va chercher toutes les raisons du monde pour se légitimer et rendre ses activités conformes à l'idéologie des loisirs calquée sur celle du travail. Notre histoire culturelle témoigne de l'ancrage du voyage dans notre imaginaire. A ce titre, notre héritage occidental est au moins double. A l'omniprésence, consciente ou non, du monothéisme (Caïn et Abel, par exemple), il faut rajouter des pans importants de traditions gréco-romaines et latines. Ainsi, la classique dichotomie grecque, avec *Hermès/Dionysos* (voyage, plaisirs, divertissement) d'un côté et *Hestia/Aphrodite* (foyer, beauté, amour) de l'autre, va préciser et surtout modeler la distinction si oppressante jusqu'à nos jours entre l'homme (actif) et la femme (passive). Le masculin se sépare du féminin et réciproquement, le premier ayant pour fonction de s'occuper du voyage, de la découverte, de l'intellect tandis que le second ne

pouvant s'atteler qu'à la fonction d'accueil, d'hospitalité, du sensoriel. L'homme étant celui qui part est donc aussi celui qui doit être (bien) accueilli, ainsi en est-il de notre éducation occidentale depuis trois millénaires au moins. Ce patriarcat antique a irrigué en profondeur la matrice de nos cultures occidentales.

Une pensée binaire est en marche, ici c'est l'opposition homme-femme, dans le domaine religieux il sera question de scission entre le corps et l'esprit ou de séparation entre le bien et le mal. D'autres cultures dans le monde n'en sont pas arrivées là, les points de rupture pour elles se retrouveront ailleurs, et ce sont précisément les aventures lointaines des Occidentaux qui autoriseront la possibilité pour certains d'entre eux de voir pour savoir sinon croire. Mais apprendre a toujours été plus dur que prendre, et malheureusement pour les peuples vaincus, ces « missions » dites « civilisatrices » ont plus investi dans les domaines de l'évangélisation des âmes, de la pacification un peu trop armée des corps, sans oublier de la colonisation des terres. Peu à peu, comme en témoigne tout le sanglant XXe siècle, l'Autre et l'Ailleurs deviennent le territoire faussement neutre où se confrontent et s'affrontent les armées de soldats, de religieux et de commerçants, tous en quête de nouveaux marchés prometteurs.

L'industrie touristique retiendra la leçon de ces peu glorieux devanciers et intégrera le champ de bataille dès la seconde partie du XXe siècle avec un pic de « croissance » à compter du milieu des années 1970. Autre réalité, le voyage est aussi une rencontre du genre. C'est grâce à la femme que « l'homme qui marche » souvent parvient à avancer sinon à se racheter. Dès le tout début du XXe siècle, avec *En pays lointain*, Jack London proclame que la femme n'est pas la grande absente de ce monde que l'on croit trop vite masculin qu'est l'aventure. Il décrit aussi ce « *mépris de femmes* » – titre d'une de ses nouvelles – qui caractérise tellement l'univers masculin qui vacille au moindre frémissement du féminin. Aventurières en crinoline ou routardes actuelles, si les femmes ne traînent pas autant leurs guêtres sur les routes que les hommes, leur courage dans l'épreuve, comme en atteste la littérature de voyage, est souvent bien plus impressionnant.

Les batailles pour l'émancipation sont pour elles multiples. Une écologiste et féministe indienne, Vandana Shiva, a expliqué le poids des deux piliers de la modernité occidentale – le savoir scientifique et le développement économique – et leur place dans la continuité du processus de colonisation. Les femmes défient cet ordre qui n'a rien d'éternel. Elles proposent une alternative crédible à « *la prétention universelle de l'idéologie patriarcale* », non pour suggérer une autre ou nouvelle tendance à l'universalité mais pour encourager la diversité. De la même façon, les femmes – spécialement en Inde – promeuvent le concept alternatif de non-violence comme pouvoir, et non pas le concept dominant de pouvoir comme violence. Un tourisme davantage géré – et donc aussi repensé en amont – par les femmes porterait sûrement des projets alternatifs et durables à la fois plus loin, et au plus proche des communautés locales.

La recherche d'un nouvel espace – qu'il se fasse appeler « vital » par exemple – a toutes les chances d'empiéter peu ou prou sur un territoire déjà occupé par d'autres. Et la guerre est l'aboutissement logique du processus pour parvenir à sa fin qui, comme chacun sait, justifie tous les moyens. En quelque sorte, comparé au tourisme, le champ de bataille des militaires en quête de nouveaux territoires est l'équivalent – certes un peu plus pacifique mais plus insidieux aussi – du terrain de jeu plus ou moins exotique des visiteurs en short à fleurs. Mais l'espace des uns n'est pas celui des autres, sa notion diverge en fonction de son contexte civilisationnel. Le terme même d'*espace* est à distinguer de ses propres échantillons d'espace en somme : *lieu, site, endroit, place...* Dans le monde anglo-saxon, on sépare également clairement les sens de *space* et de *place*. Si l'on en appelle à la psychanalyse, on perçoit combien et comment l'espace occupe en permanence notre quotidien : on passe un cap ou franchit une étape, on *s'ex-patrie* pour fuir sa patrie mal aimée ou un père trop inconmode (parfois on va même se frotter à l'*outré-mère*, un territoire toujours vierge...), on est *désorienté* – en quête d'Orient donc – ou plus trivialement voire carrément à l'*ouest*.

La sagesse du voyage consiste justement à ne pas s'assagir et à ne pas devenir trop sage : c'est parfois en étant pas sage que le rite de passage opère toute sa magie, le voyage de fugue ou de rupture en est un parfait exemple ; se frayer du passage et voir du paysage font intrinsèquement partie des pratiques nomades, mais de là à croire que tous les pays soient sages est une toute autre histoire. Pour se faire une place (au soleil ou au vert) l'aménagement du territoire s'invite rapidement à ce jeu : pour accueillir l'espace, il faut ménager les gens, les choses et les lieux. Investir un lieu, c'est changer de place mais aussi de rôle. Et veiller à bien ménager les personnes avant d'aménager l'espace permettra ensuite de mieux emménager sur les lieux. Le consensus lié au terme de *ménager* n'est finalement pas loin de celui du concept de *manager*...

Avec le temps, et plus sérieusement, l'espace n'est plus seulement une donnée géographique mais d'abord une donnée sociale et humaine. Prenons l'exemple de sa notion en Occident et en Orient, et comparons les deux aires culturelles.

Pour les Grecs – et par extension pour la culture occidentale dans son ensemble – il existe quatre éléments essentiels : terre, feu, eau, vent. De même qu'il existe quatre points cardinaux : nord, sud, est, ouest. La fractalité ou l'éclatement de l'espace est une évidence et avancer quelque part c'est s'éloigner forcément de chez soi, du cœur de l'espace habité, d'où l'idée toute simple que les Occidentaux – de par leur histoire comme leur géographie – sont sans arrêt, à l'image de Sisyphe rattaché à son rocher, poussés à se rendre chez les voisins voir si l'herbe y est plus verte, et pourquoi pas emménager chez lui. Ce qui parfois nécessite au préalable de les déloger. Les si peu pieuses Croisades, les « grandes découvertes » (grandes pour qui ?), les idéologies coloniales et impérialistes, la guerre froide, la coopération, etc., ne sont que des exemples illustrant cet impératif occidental de devoir toujours aller de l'avant. Préparer le monde (illusoire) de demain en oubliant passablement de (mieux) vivre dans le présent. Une démiurgie à l'image aussi des autres réalisations toutes occidentales : raison, démocratie, droits de l'homme... *La notion de l'espace est centripète, plus horizontale aussi (notion de gauche et droite), propice à l'extension, à une plus grande intimité et vie privée (société individualiste).*

Pour les Asiatiques, au contraire, l'espace est plus intérieur qu'extérieur ; aux yeux de la pensée indo-hindouiste, il existe un cinquième élément à rajouter aux quatre que sont la terre, le feu, l'eau et le vent : l'espace. C'est justement sur l'espace que tout est forgé, tissé, bâti. La trame du monde a besoin d'un axe central et d'espace autour. L'axe-pilier est le cœur sans lequel aucun monde ne peut vivre. En Asie, il existe généralement cinq points cardinaux : aux quatre classiques que sont le nord, le sud, l'est et l'ouest, on ajoute le centre. Ainsi, le « milieu » est ce qui régit les alentours et contrôle les esprits retors. Les Chinois, enfermés volontaires au cœur de « l'empire du milieu » qui porte à merveille son nom, en font tous les jours l'enrichissante ou amère expérience. C'est selon. En Orient, le centre prend tout son sens. Et le micro à l'image du macro. Par exemple, sur les plans spirituel, symbolique mais également politique, la « cité interdite » – siège traditionnel du pouvoir impérial – est au cœur de Beijing qui elle-même est au cœur de l'empire chinois ; à Java en Indonésie, la géographie sacrée place le *kraton* (palais du Sultan) au centre de la ville de Yogyakarta, elle-même située au centre de l'axe qui relie le puissant volcan Merapi et l'Océan où réside Ratu Kidul, la déesse des Mers du Sud... La gestion de l'espace est la garante de l'ordre tant divin qu'humain. En Asie, le pouvoir est donc sacré ou n'est pas. C'est aussi ce qui explique un certain « barricadement » porté vers le repli sur ses terres plutôt que vers l'exploration du grand large. L'arrêt des expéditions navales chinoises sur les côtes africaines ou l'érection de la fameuse muraille de Chine attestent de ces choix à la fois culturels et politiques. *La notion de l'espace est centrifuge, plus verticale aussi (notion de haut et bas), propice au repli, à une moins grande intimité et vie privée (société holiste).*

Appliquées au champ touristique, la conception et plus encore la pratique de l'espace ne sont pas identiques non plus selon qu'on soit Occidental ou Asiatique : la perception des paysages culturels et naturels diffère, tout comme les types et rites touristiques, la notion d'aventure ou le style d'activités lors d'un séjour balnéaire. Surtout, en terme de

fréquentation, on constate globalement que les touristes asiatiques (cela est particulièrement vrai pour les touristes indiens voyageant pour la plupart en Inde même) souhaitent découvrir leur propre pays, tandis que les voyageurs occidentaux souhaitent – depuis déjà longtemps – arpenter d'autres territoires et cultures que les leurs. Evidemment, le pouvoir d'achat des ménages asiatiques ne permet pas non plus à beaucoup d'envisager pour l'instant des voyages onéreux à l'étranger, de même, nombre d'Occidentaux préfèrent ces dernières années – pour des raisons diverses d'ailleurs – se « recentrer » sur des séjours plus courts et plus proches de leur domicile habituel. Mais si ces réalités économiques et sociales relativisent un peu le fait que les Asiatiques préfèrent voyager chez eux et les Occidentaux chez les autres, il reste que cette situation pour l'heure semble encore dominer. A tel point d'ailleurs que les études ayant trait au tourisme dit national (ou *domestic tourism* pour les anglophones) se multiplient, elles étaient jusqu'à ce jour plutôt occultées ou minimisées.

L'évolution rapide des usages du temps et de l'espace brouille les pistes et quand le tourisme est partout il n'est plus nulle part. Le sac à dos, porté « à la ville », est un bon exemple. Un étudiant ou enseignant des années soixante serait étonné de voir son *alter ego* actuel : sans même évoquer l'habillement, le cartable en cuir a (quasiment) disparu des amphithéâtres, celui-ci étant remplacé le plus souvent par un petit sac à dos. Pourtant, nul départ en vacances précipité, le sac à dos est devenu l'outil de portage du sédentaire, tout comme d'ailleurs le baladeur, et le *mobile* ou autre téléphone *nomade*. On va aussi surfer sur les canapés, non pas se résigner à jouer les *couchpotatoes*, ces sédentaires blasés et vautrés à longueur de journée devant la télé, mais voyager à moindres frais en pratiquant le *couchsurfing* – nouvelle forme populaire et originale de voyage routard, spécialement adaptée en temps de crise – qu'affectionne particulièrement les jeunes épris d'Internet et démunis de pouvoir d'achat conséquent.

Mais avant cette ère touristique globale on pouvait distinguer des types et des mythes qui sont à l'origine du monde du voyage actuel. Le tourisme social a précédé le tourisme consumériste qui, lui-même, a devancé le tourisme élitiste. Ces trois phases de tourisme se déroulent sur un demi siècle et renvoient également à des *habitus* culturels bien spécifiques.

Dans le *Tourisme social*, dont l'essor est à placer dans l'immédiat après-guerre de 1945, on retrouve les trois fonctions majeures du loisir – les fameux « 3 D » définis dans les années soixante par le sociologue Joffre Dumazedier – à savoir le *délassement*, le *divertissement*, le *développement de la personnalité*. Ces trois fonctions sont d'abord présentes dans le but de « délivrer » le touriste d'un lourd fardeau : respectivement, il s'agit de le délivrer de la fatigue, de l'ennui, du formatage de la pensée/action quotidienne. Cette délivrance temporaire doit donc libérer le sujet de la routine qui le mine. Ce *tourisme social* s'inscrit dans une volonté de reconnaissance et de soutien de la *culture populaire* à un moment de l'histoire où les mouvements sociaux et les intellectuels de gauche avaient le vent en poupe. L'idée en vogue était alors *le tourisme pour tous*.

Dans la phase de *Tourisme consumériste* nous avons un tourisme qui se développe à la faveur de la croissance – mais aussi de la révolution des mœurs – des années 1960 et surtout 1970, et on retrouve les trois aspects essentiels qui s'inscrivent dans le droit fil de la société de consommation – les fameux « 3 S » : *sun, sand and sea*. Ces trois clés du bonheur, en général estival et balnéaire, sont notamment censées opérer une « régénération » du « *petit travailleur infatigable* » mais aussi aboutir à « *l'abolition de la dépense gratuite des pratiques traditionnelles au profit de la dépense commercialisée* », pour reprendre les termes d'Alain Corbin dans son introduction de l'ouvrage *L'avènement des loisirs*. Ce n'est pas une révélation de préciser qu'un 4e « S », au succès évident et controversé aujourd'hui, s'est très rapidement imposé, ajouté, bref : collé aux trois précédents : *sex*. Ce *tourisme consumériste* s'inscrit dans une volonté d'accès à la consommation et surtout au divertissement pour le plus grand nombre, et d'abord les classes moyennes alors émergentes, c'est la *culture de masse* qui est ciblée. Sa valorisation conduira à l'essor de ce qui se nommera jusqu'à nos jours le *tourisme de masse*.

Dans le *Tourisme élitiste*, beaucoup plus récent, apparu depuis le début des années 1990 dans le sillage de la conférence de Rio (en 1992) et des premières analyses critiques sur les dégradations du tourisme de masse un peu partout dans le monde, on retrouve ici les prérogatives liées au développement durable appliquées dans le cadre du tourisme international (voir également la charte du tourisme durable de l'OMT en 1995) : un tourisme responsable, équitable, solidaire, etc., est en gestation, et les considérations environnementales, économiques et sociales deviennent essentielles, tout comme les notions de patrimoines naturels et culturels, et bien entendu l'engouement pour l'instant encore limité pour l'écotourisme. Ce type de tourisme qui intéresse avant tout les classes aisées et éduquées peut – et est en partie en train de le faire – produire un effet « boule de neige » auprès des autres formes et offres de tourisme, plus classiques. Savoir ensuite si l'éthique, tant mise en avant dans ce secteur, perdra son âme dans cette ouverture au large public touristique, est une autre affaire... Le *greenwashing* et autres stratégies marketing sont déjà à l'œuvre pour récupérer, pour instrumentaliser ou tout simplement décrédibiliser ce qui reste de durable dans une industrie prédatrice que rien ne voue – depuis sa naissance – à s'investir dans le social ou l'humanisme ! Ce *tourisme élitiste* s'inscrit dans une volonté de distinction, remise au goût du jour depuis ledit triomphe du libéralisme au début des années 1990. C'est le retour non seulement d'une traditionnelle culture bourgeoise mais également la mise en valeur d'une nouvelle *culture aristocratique*, qui se caractérise par le développement de nouvelles niches touristiques, tels que le tourisme de luxe, l'écotourisme, le tourisme de bien-être, etc. Le maître mot, galvaudé à souhait, et constamment mis en avant est *le tourisme durable*.

Deux mythes complètent ce tableau. En injectant l'esprit du voyage au sein de l'industrie touristique, ils viennent également valider les orientations sociales ou intellectuelles pour chaque style de tourisme et période concernée.

- 1) **Le mythe *beatnik* et ses avatars, avec ses icônes littéraires** de Nicolas Bouvier à Jack Kerouac, de la fin des années 1940 jusqu'au milieu des années 1960. Le symbole de ce mythe est *la route*, celle des Indes épicées mais également celles qui conduisent vers plus de liberté, une quête au demeurant plus individuelle que collective, acquise par le biais du voyage et des révolutions mentales et culturelles en cours. Le *comeback* : plus tard, dans les années 1980 et 1990, ce mythe *beatnik* opère un retour en force, relayé par les médias et notamment le cinéma, avec toujours la route en ligne de mire, et désormais avec la forme plus ou moins commerciale du tourisme d'aventure et la médiatisation des nouveaux aventuriers. C'est l'individualisme qui prime, la performance, mais aussi le rite d'initiation, la quête de sens et de reconnaissance.
- 2) **Le mythe *hippie* et ses suites, avec ses révolutions sociales**, musicales et politiques, ses héros qui sont autant d'invitations au voyage (le Che, sans doute le meilleur exemple, mais aussi les festivals comme Woodstock ou les films comme *Easy Rider* ou *More*). La route et la liberté sont omniprésents mais peut-être plus encore *la libération*, celles des peuples et des consciences. La quête existentielle est ici avant tout d'ordre collectif, le voyage permettant non seulement d'aller à Goa et à Katmandou, mais aussi en Ardèche ou à Summerhill. Les questions d'autonomie et d'environnement surgissent et finalement, le « retour au pays » est une prémisses du « tourisme de proximité » d'aujourd'hui ; le développement personnel, tout comme le secteur prolifique du bien-être, puisent leurs racines dans cette époque dominée toutefois par les actions collectives. Le *comeback* : récemment, depuis le début du 3^e millénaire, ce mythe *hippie* connaît une renaissance à la faveur de la conjoncture internationale, des menaces environnementales et des mouvements altermondialistes. La crise invite à la décroissance et l'écologie politique renaît de plus belle ; certes, écolo et bio riment plutôt avec bobo mais la mode du « retour à la terre » prend aussi l'air du plateau du Larzac auquel répond le business des résidences secondaires et celui du tourisme patrimonial et de proximité.

CONCLUSION

Avec ses *Paradis verts*, Jean-Didier Urbain a bien analysé cet engouement des nouveaux villégiateurs pour la campagne réinventée et la nature domestiquée. Pascal Dibie a,

quant à lui, ethnographié son *village retrouvé* en relevant l'évolution de toute une communauté dans un espace-temps repensé à l'aune de la mondialisation, ou plutôt du village globalisé. De la mode des terroirs à revisiter, des circuits à la ferme au tourisme solidaire, c'est une certaine forme de recours à la communauté en période de crise des identités, ainsi que de redynamisation de manifestations culturelles et des festivités collectives supposées contribuer au retissage des liens sociaux.

Dans les relations ville-campagne on observe, dans le cas de l'Europe – et surtout de la France –, des évolutions récentes intéressantes et riches d'enseignement : trois phases – qui dévoilent une succession de flux, d'aller-retour entre deux univers – illustrent les transformations ville/urbanitécampagne/ruralité qui sont à l'œuvre. Le traditionnel exode rural – celui triste mais cher à *La fin des paysans* de Henri Mendras – a conduit à reléguer les campagnes à verser dans la nostalgie, celle des coutumes et des mœurs d'antan, une vision d'un monde en perdition et en voie d'achèvement et de disparition. Raymond Depardon a joliment exploré, via ses précieux films documentaires, cette fin annoncée, mais aussi brossé d'humains portraits des derniers mohicans qui s'accrochent à leur terre comme d'autres à des radeaux. *Les paysans et les jeunes locaux le plus souvent quittent le village pour la ville. La campagne se vide et un mode de vie peu à peu disparaît.*

Ce monde perdu (ou peut-être seulement oublié), par l'intermédiaire aussi des discours écologistes et même autonomistes des années à fleurs ou de plomb, a fait place nette à compter des années 1980 et surtout 1990 à un nouvel engouement, une renaissance de la vie rurale pour certains, en l'occurrence le mode de la *rurbanité* et donc l'installation des néo-ruraux dans les moindres recoins de nos campagnes jusque-là délaissées sinon dévastées. Même si le chant du coq trouble et l'odeur du fumier dérange, la vie rurale est à la mode, c'est la « vraie vie » comparée à celle en ville, épuisante et étouffante. *Les citadins et certains jeunes des villes partent vivre à la campagne privilégiant la qualité de la vie à une vie professionnelle stressante. La campagne se repeuple avec de nouvelles populations, le monde rural renaît mais différemment.*

C'est le grand retour de la Cité. La ville redevient « sexy », notamment du fait d'un nouvel habillage en terme d'aménagement urbain (vie culturelle, infrastructures et logements repensés et surtout espaces verts et moyens de transport renouvelés avec le retour en force du tram, du vélo, des secteurs piétonniers, etc.)... Le tourisme urbain s'infiltré dans la brèche et connaît depuis ces dernières années un essor sans précédent. En raison des RTT et autres arrangements liés à l'évolution du monde du travail, les courts séjours se multiplient et les principaux bénéficiaires en sont les villes : celles d'art et de culture. Les guides de voyage, notamment les séries « week-end » qui traitent des villes à la mode, attestent de ce succès actuel. Mourant d'ennui, lassés de la vie au grand air ou le plus souvent frustrés de l'absence de toute vie culturelle, certains néo-ruraux retournent en ville. *Les paysans tentent de retourner au village lorsque subsistent des liens familiaux, et les citadins font de même en sens inverse. En général, les deux types de populations – comprenant au final les vieux du village, les anciens ruraux sur le retour, les jeunes villageois qui reviennent après une formation en ville, les néo-ruraux anciennement installés et enfin les nouveaux néo-ruraux fraîchement arrivés – se retrouvent à devoir cohabiter en plus ou moins bonne intelligence selon les lieux. Mais le défi en vaut certainement la chandelle.*

Dans la situation présente, sans doute que des confrontations sont à craindre, mais le vivre-ensemble de demain peut ici s'amorcer, dans ces campagnes revisitées, loin du bruit et des lumières de la ville. Il pourrait même s'ériger en modèle de tolérance et de coexistence pacifique entre diverses communautés. Des communautés qui seraient préservées de la tentation communautariste, exclusive et repliée. Certains écovillages – et maintenant aussi les éco-quartiers dans les villes dites vertes – sont déjà à l'image d'un monde qui reste à bâtir.

Un monde où *le vivre* découlera en grande partie de la qualité dédiée à *l'habiter*. Le *tourisme de proximité* représente une opportunité de (re)découvrir une ruralité dorénavant amarrée au cœur même de la modernité.

* **Franck Michel**, anthropologue (Université de Corse).
Association *Déroutes et Détours* (www.deroutes.com). Auteur notamment de « *Désirs d'Ailleurs* » (2004), « *Voyage au bout du sexe* » (2006) et de « *Routes. Eloge de l'autonomie* » (2009), tous parus aux PUL de Québec. Dernier livre paru : « *Voyages pluriels* », éd. Livres du monde (2011).

Turismo y antropología: ¿por viajes plurales?

Franck MICHEL*

1. Antropología, turismos y sociedades: breve visión histórica (INTRO)

El antropólogo observa, describe y luego escribe, constata la situación turística que encuentra en su camino.. En un comienzo, él es más un turista que un antropólogo, y frecuentemente las relaciones entre los dos (el turista y el antropólogo) no son simples, a veces son incluso imposibles y siempre conflictivas. Para las poblaciones locales, efectivamente, es muy difícil distinguirlos: el antropólogo comúnmente no es más que un turista que se queda durante más tiempo en el lugar. De esta manera, en los rincones remotos de Indonesia, llaman al antropólogo (así como al escritor, al periodista o al sociólogo) “turista de tradiciones” (*turis adat*), apelativo bastante lógico y respetuoso, pero que pocas veces satisface al principal interesado... lo sabemos muy bien, siempre es el otro⁴.

Tres percepciones se sostienen en un plano temporal: 1) el turismo es la solución; 2) es responsable de la aculturación; 3) se comporta como una fuerza perversa del desarrollo (mal-desarrollo). Posiciones opuestas que se deben superar para comprender mejor el proceso de turistificación de las sociedades. Tal como se puede apreciar la necesidad de inculcar una reflexión sobre las movibilidades en torno a la mundialización (y también de superar la jerarquización clásica entre tradición y modernidad), el turismo no puede seguir eludiendo un enfoque realmente pluri y transdisciplinario, que incluya las nociones de viaje y de migración en su acepción más extensa. Pero volvamos a las tres percepciones que permiten entablar el debate.

1. **Desde la década de los 60, con el surgimiento de la sociedad del ocio en los países ricos e industrializados del norte, la consigna de la época era el « desarrollo internacional».**
2. **Se comienza entonces a analizar el turismo centrándose en las relaciones entre emisores y receptores... Sobreviene la aculturación y se habla cada vez más de los impactos negativos...**
3. **En los años 70 y 80 llegan las críticas: es durante este periodo, sin lugar a dudas, donde el turismo aparece como una forma perversa del desarrollo. Desde un punto de vista crítico, se publican libros sobre los problemas inherentes del turismo:**
 1. *Los fundamentos de la visión antropológica del turismo*
 2. *(1) Observación del visitante: motivación, imaginario y discurso*
 3. *(2) Observación del visitado: reacciones y trabajo en la autenticidad*
 4. *(3) La transacción turística: ¿encuentro o desencuentro?*
 5. *Inútiles o delicadas tentativas de teorización...*
 6. *El turismo y la importancia del cambio social*
 7. **El problema desde hace una década es que existen muchos estudios sobre la gestión de los recursos turísticos y el funcionamiento de la industria turística...pero hay muy pocos trabajos consecuentes que apunten a comprender mejor los fundamentos de esta prolífica industria, sus efectos y las consecuencias económicas, sociales, culturales y políticas**

⁴ Para ampliar la reflexión de esta primera parte, lo invito a leer mi obra *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2004, y el texto titulado « Anthropologie, tourisme et sociétés locales au fil des textes », de Jean Michaud, en *Anthropologie et Sociétés*, Montréal, 2001

2. ¿El viaje al servicio de la antropología?

1. **El viaje es una escuela original del saber. Evidentemente, reducir la problemática del turismo a sólo su impacto negativo no es suficiente y es particularmente absurdo.**

3. Universos del viaje para repensar: reflexiones antropológicas

1. *El viaje como ritual*
2. *Slow Travel vs Fast Trip*
3. *Una historia agitada del viaje*
4. **Dos mitos completan este cuadro. Inyectando el espíritu del viaje en la industria turística, estos también validan las orientaciones sociales e intelectuales para cada estilo de turismo y periodo involucrado**
 1. El mito *beatnik* y sus avatares, con sus íconos literarios
 2. El mito *hippie* y sus seguidores, con sus revoluciones sociales

CONCLUSION

En sus *Paradis verts* (verdes paraísos), Jean-Didier Urbain analizó esta motivación de los nuevos turistas por el campo reinventado y la naturaleza domesticada. Pascal Dibie, por su parte, realizó una etnografía de su *village retrouvé* (ciudad recobrada) recogiendo la evolución de toda una comunidad en un espacio-tiempo repensado desde la óptica de la mundialización, o más bien de la ciudad globalizada. Las costumbres de las regiones que se vuelven a visitar, los circuitos en granjas y el turismo solidario son formas de recurrir a la comunidad en periodos de crisis de identidad. Además, de esta manera se revitalizan las manifestaciones culturales y las festividades colectivas que se supone que contribuyen a la recomposición de los vínculos sociales.

En Europa y sobre todo en Francia, se han observado recientemente evoluciones interesantes que entregan muchas enseñanzas: tres fases - que revelan una sucesión de flujos, de ida y regreso entre dos universos - ilustran las transformaciones ciudad/urbanidad campo/ruralidad que están ocurriendo. El éxodo rural tradicional - aquel triste pero querido *fin de los campesinos* (*La fin des paysans*) de Henri Mendras - ha sumido en la nostalgia a los campos, a sus hábitos y costumbres de antaño; de esta forma, se presenta una visión de un mundo en ruinas, en vías de perecer y desaparecer. A través de sus valiosos documentales, Raymond Depardon ha explorado maravillosamente este fin anunciado, pero también ha bosquejado retratos humanos de los últimos mohicanos que se aferran a su tierra como otros lo hacen a sus balsas. *Los campesinos y los jóvenes locales frecuentemente cambian el pueblo por la ciudad. El campo queda vacío y un modo de vida poco a poco desaparece.*

En parte, gracias a los discursos de ecologistas y autonomistas durante los años de plomo y la revolución de las flores, este mundo perdido o simplemente olvidado tuvo un nuevo apogeo en la década de los años 80 y sobre todo de los 90. Algunos lo califican como un renacimiento de la vida rural bajo la forma de *rurbanidad*, lo que llevo al asentamiento de neorurales en los rincones más apartados de nuestros campos hasta ese entonces abandonados e incluso devastados. A pesar de que el canto del gallo molestará y el olor a estiércol incomodará, la vida rural estaba de moda, se trataba de la “verdadera vida” que contrastaba con la agotadora y asfixiante ciudad. *Los ciudadanos y algunos jóvenes de las ciudades se van a vivir al campo, ya que privilegian la calidad de vida por sobre una vida profesional estresante. El campo se vuelve a poblar con nuevos habitantes, el mundo rural renace, pero de manera diferente.*

Es el gran regreso al barrio. La ciudad vuelve a ser “sexy”, especialmente debido al nuevo revestimiento de la planificación urbana (vida cultural, infraestructuras y viviendas repensadas y, especialmente, de espacios verdes y medios de transporte renovados con el fuerte regreso del tranvía, las bicicletas, los sectores peatonales, etc...). El turismo urbano se infiltra en la brecha y experimenta en los últimos años un crecimiento sin precedentes.

Gracias a la recuperación del tiempo trabajado y a otros acuerdos relacionados con la evolución del mundo del trabajo, los viajes cortos se multiplican y los principales beneficiarios son las ciudades del arte y cultura. Las guías de viajes, particularmente las series “week-end” que presentan las ciudades de moda, son prueba del éxito actual. Muriendo de aburrimiento, cansados de la vida al aire libre o, frecuentemente, frustrados por la falta de vida cultural, algunos neorurales vuelven a la ciudad. *Los campesinos intentan regresar a las ciudades cuando subsisten vínculos familiares, y los ciudadanos hacen lo mismo en sentido contrario. En general, los dos tipos de población – que abarcan a los adultos mayores de la ciudad, a los antiguos rurales en su regreso, a los jóvenes lugareños que regresan después de estudiar en la ciudad, a los neorurales antiguamente asentados y, finalmente, a los nuevos neorurales recién llegados – se ven obligados a cohabitar en diferentes formas de armonía según el lugar. Pero el desafío indudablemente vale la pena.*

En la situación actual, evidentemente existen confrontaciones inquietantes, pero el vivir juntos del mañana puede iniciarse ahora, en los campos que vuelven a ser visitados, lejos del ruido y de las luces de la ciudad. De la misma forma se podría construir un modelo de tolerancia y de coexistencia pacífica entre diversas comunidades. Comunidades que serían preservadas de la tentación comunitaria, exclusiva y replegada. Algunas ecociudades – y actualmente también los ecobarrios en las ciudades denominadas verdes – ya son la imagen de un mundo que queda por construir.

Un mundo donde *el vivir* derivará en gran parte de la calidad y forma en que se *habita*. El *turismo de proximidad* representa una oportunidad de (re)descubrir una ruralidad enlazada, en lo sucesivo, al corazón mismo de la modernidad.

* **Franck Michel**, Antropólogo (Universidad de Corsega).

Association *Déroutes et Détours* (www.deroutes.com). Autor de « *Désirs d’Ailleurs* » (2004), « *Voyage au bout du sexe* » (2006) y de « *Routes. Eloge de l’autonomadie* » (2009), obras publicadas por PUL de Québec. Último libro publicado: « *Voyages pluriels* », éd. Livres du monde (2011).